



aujourd'hui la majorité des professionnels en Roumanie, et plus d'un tiers dans des pays comme la Suisse et l'Ukraine. En 2006, plus d'un cinquième de l'ensemble des transferts entre clubs européens ont porté sur des joueurs africains. La main-d'œuvre africaine bon marché est désormais incontournable pour le menu fretin des championnats européens.

Quelques clubs plus responsables ont tenté de mettre un frein à cette tendance. L'Ajax d'Amsterdam, par exemple, a mis en place un club en Afrique du Sud afin de pouvoir recruter des joueurs pour sa propre équipe d'une façon responsable et qui tient

moins de l'exploitation. Mais, jusqu'à preuve du contraire, ce système ne fonctionne pas – cela serait lié entre autres à la médiocrité de l'ensemble du championnat sud-africain. En revanche, l'autre modèle, fondé sur l'exploitation et appliqué ailleurs sur le continent, correspond à la tendance du football mondial, qui se concentre de plus en plus sur une minuscule élite de vedettes et de clubs riches, aux dépens du reste. Le football est un sport de plus en plus individualiste, où les clubs peuvent engranger des sommes gigantesques grâce aux droits à l'image et à la commercialisation de leurs joueurs les plus célèbres (on raconte



■ **Sagesse**
Expert en football et héritier de la longue tradition orale africaine, Rémy Ngono propose un recueil de maximes de la sagesse africaine qui doivent permettre de mieux comprendre la Coupe du monde. Elles sont réparties selon les différents groupes de qualification. Dans le groupe A, celui de la France, on trouve ainsi écrit : *“L'indulgence envers le vautour est une injustice contre le poussin.”* Une phrase qui accompagne l'information suivante : *“La FIFA n'a pas puni Thierry Henry et a rejeté les requêtes de l'Irlande.”* Comme le dit un proverbe africain, Rémy Ngono, éd. Prolongations.

que c'est le cas de Ronaldo, qui aurait déjà permis au Real Madrid de récupérer les 80 millions de livres [96 millions d'euros] qu'a coûté son transfert de Manchester United), en particulier en Asie. L'Afrique est un véritable gisement de superstars à bas prix. Le continent est traité comme une mine d'or, ce qui laisse penser qu'après tout rien n'a changé, ou presque.

Tout cela est loin de correspondre aux rêves que nourrissait Thabo Mbeki pour une Coupe du monde en Afrique du Sud. La FIFA a fermement l'intention de nous régaler d'un grand spectacle, et tout le monde s'attend à voir ce que l'Afrique a de meilleur, du moins au sens où l'entend la FIFA : un événement efficace, bien organisé, qui ne risque pas d'effrayer les sponsors, les commerciaux et les financiers, pour qui, désormais, ce sport compte. La couleur locale sera au rendez-vous, et nous aurons droit, n'en doutons pas, à de beaux moments de football. Nous assisterons aussi à l'avènement de nouvelles vedettes, certaines africaines, peut-être même sud-africaines, sur lesquelles les clubs européens se rueraient dès la fin de la compétition [le 11 juillet]. En Asie, le public se bousculera pour regarder les matchs, un public de fans qui ne s'intéresse pas tant aux équipes nationales qu'aux géants des championnats européens, les Ronaldo, Rooney et autres Drogba. Dans les pays d'Afrique qui ont une chance de réussite dans le tournoi, la passion sera à son comble et on ne manquera pas de vivre des scènes d'euphorie, que la FIFA et les médias de la planète exploiteront à fond. Puis, quand tout sera fini, la FIFA aura le sentiment d'avoir fait ce qu'il fallait pour l'Afrique. Plus personne ne pourra douter que le monde prend aujourd'hui le football africain au sérieux. Mais le vrai pouvoir, lui, est ailleurs. Conformément à la politique de la rotation, le tournoi devrait revenir sur le continent en 2026. Mais on dit déjà que, d'ici là, l'Inde sera prête à se porter candidate. **David Runciman**

HISTOIRE La réconciliation passe par les stades

L'un des plus célèbres incipit est certainement celui du *Conte des deux cités* de Charles Dickens : *“C'était le meilleur des temps, le pire des temps.”* Dickens faisait référence aux événements de la Révolution française, mais, pour les millions de Sud-Africains qui, ces vingt dernières années, ont vécu les conséquences de leur propre révolution démocratique, cette phrase a du sens. Dans notre histoire alternent espoir et désespoir, sentiment de sécurité et peur existentielle, attentes euphoriques et déceptions amères. Cette histoire, c'est aussi celle de deux stades qui ont accueilli des événements qui servent de balises aux vingt années écoulées.

Comme journaliste, j'ai eu la chance d'être témoin du premier événement et c'est à regret que je n'ai pu assister, le 22 mai, au second : la victoire des Blue Bulls de Pretoria [vainqueurs des Crusaders néo-zélandais en demi-finale du Super 14 de rugby à XV, sport associé aux Afrikaners] dans le stade de football Orlando de Soweto.

Railleurs, les gars des townships n'hésitent pas à dire que la dernière fois que des supporters des Blue Bulls étaient venus à Soweto, c'était en véhicule blindé et armés jusqu'aux dents. Ils pensaient évidemment aux policiers qui avaient investi le stade de Soccer City le 13 février 1990, lorsque Nelson Mandela, après vingt-sept années d'emprisonnement, était venu à Soweto prononcer son deuxième discours depuis sa libération deux jours auparavant.

En quelques phrases, il avait dressé la liste de problèmes qui sont toujours bien réels et exprimé l'espoir que le régime démocratique postapartheid leur trouverait une solution. Mandela avait également prononcé ces paroles : *“De nombreux obstacles se dressent sur le chemin vers une Afrique du Sud démocratique non raciale. La crainte des Blancs quant à leurs droits et leur place en est un. En 1964, j'avais dit que l'ANC s'opposait autant à une domination noire qu'à la domination blanche. Nous devons comprendre que nos déclarations ne suffiront*

pas à elles seules à conjurer la peur des Sud-Africains blancs. Nous devons prouver nos bonnes intentions. La nouvelle Afrique du Sud doit éradiquer la haine raciale et la suspicion engendrées par l'apartheid et fournir les garanties de paix, de sécurité et de prospérité à tous ses citoyens.”

A l'aune des polarisations de ces dernières années, beaucoup de Blancs se disent sans doute : *“Regardez où nous en sommes aujourd'hui !”* Mais, à l'instar du miracle des négociations relativement pacifiques et des élections de la transition de 1994 et à l'instar de ce petit miracle que fut la victoire des Springboks lors de la Coupe du monde de rugby de 1995, lorsque Mandela remit la coupe devant une foule euphorique (et blanche), les lueurs d'espoir n'ont jamais manqué. Un peu comme ce samedi 22 mai. Cette lueur d'espoir n'était pas seulement la victoire sur une équipe étrangère en plein Soweto, mais le fait de voir les supporters [afrikaners] envahir les rues et les bars, des supporters jadis accusés

d'être surtout les partisans de l'une des fractions les plus conservatrices du pays [l'ancien National Party ségrégationniste afrikaner].

Certes, il se trouvera toujours des gens pour ne voir dans cette fête qu'un petit raid aux relents néocoloniaux. Mais il se trouve aussi des gens comme Irvin Khoza, président du comité local d'organisation de la Coupe du monde de football 2010, ainsi que du club des Orlando Pirates de Soweto. Interviewé par la télévision, Khoza a trouvé fantastique d'entendre de la *boeremusiek* [folk afrikaner] en plein Soweto, de voir ses habitants ne pas être agacés de voir des drapeaux bleus envahir le township et d'assister à ce qu'il considérait comme un *“supersamedi de l'intégration”*. A Orlando et Soccer City, cette histoire n'a sans doute pas dit son dernier mot et, dans les semaines à venir, elle pourrait bien se répéter dans la dizaine de stades de la Coupe du monde de football.

Jan Taljaard, *Die Burger* (extraits), *Le Cap*